

Grand-peur et misère de l'Occident *La grande bellezza* de Paolo Sorrentino

Philippe Gajan

50 ans après... *Le chat dans le sac* et *À tout prendre*
Number 166, March–April 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71195ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. (2014). Review of [Grand-peur et misère de l'Occident / *La grande bellezza* de Paolo Sorrentino]. *24 images*, (166), 58–59.

Grand-peur et misère de l'Occident

par Philippe Gajan



Ça ressemble à du Fellini, ça a le goût de Fellini... Le Maestro lui-même aurait sans aucun doute adoubé cette *Grande bellezza* du haut de son nuage qu'on imagine semblable à la *Cité des femmes*. Tout y est : les fontaines et les palais romains, le roi des mondains, des écrivains ratés, des religieuses, des évêques, une sainte, une naine, des femmes aux poitrines généreuses, des cyniques, des désabusés, de vieux libidineux, des fêtes décadentes... tout ! Mais plus que cela, cette *Grande bellezza* est une invitation irrésistible à un voyage imaginaire au bout du monde. Tout est emporté dans cette valse baroque d'images et de sons, de réflexions sur la vie. Il y a Rome qui pulse à nos pieds, qui meurt et ressuscite à chaque instant. Et puis, il y a Jeb Gambardella, cet écrivain /journaliste mondain, réincarnation du grand Mastroianni, celui de *La dolce vita* et de bien d'autres chefs-d'œuvre.

Une certitude donc : les ombres tutélaires du Maestro, de *La dolce vita*, de Mastroianni, de *Fellini Roma*, etc., planent sur le film. Alors : héritage ou pâle, opportuniste et superficielle imitation ? Sorrentino se pose-t-il en héritier – ce qui pourrait alors justifier son insistance à évoquer l'importance des « racines » ? Il est tentant

de penser que si le cinéaste ose affronter *La dolce vita*, monument s'il en est, c'est pour mieux l'« actualiser », pour se l'approprier et, pourquoi pas, lui offrir une suite. Pourquoi ne pas alors carrément envisager *La grande bellezza* comme la tentative, entre hommage et urgence, de reprendre le chantier fellinien là où Fellini l'avait laissé, sur cette plage romaine en 1960 ? De lui donner une suite, quelque cinquante ans plus tard (Jeb fête ses 65 ans) ? Oui, Sorrentino cite, abondamment, pour de bonnes raisons (les racines, l'ancrage dans l'Histoire) et de mauvaises (les « noms » que se jettent à la figure les mondains lors de leurs nuits entre ennui et décadence). Et c'est cette oscillation constante entre bonnes et mauvaises raisons, entre bonne et mauvaise foi, qui donne son rythme au film et interdit de le figer dans une unique interprétation. Car *La grande bellezza* est un grand film qui doute, un film sur le doute. Un film contaminé par son sujet et pourtant tellement lucide !

Et puis, il y a Rome. Une Rome ambiguë, insaisissable car multidimensionnelle. À la fois contemporaine et héritière de l'Histoire, en mouvement et figée. La Rome des cartes postales, mais aussi celle du touriste victime du syndrome de Stendhal en ouverture du

film, ou encore celle du Romain déçu. Rome, la ville éternelle, le berceau de la civilisation occidentale ; celle des mythes, de la louve de Remus et Romulus. Mais aussi le symbole du déclin de cette civilisation, une ville décadente, en ruine et fière de ses ruines, la ville de ces palais désormais hantés uniquement par des fantômes inoffensifs (ah ! cette scène de déambulation au sein des trésors enfouis dans ces demeures aristocratiques qui se termine par un plan sur des princesses jouant aux cartes !).

Rome est bien sûr une actrice à part entière de *La grande bellezza*, pas seulement le théâtre de cette triste et ample comédie humaine, pas seulement son reflet, mais aussi la partenaire des âmes tourmentées qui déambulent en son sein ; pas seulement un décor artificiel, mais une présence chargée de tout le poids de l'Histoire. Et en définitive, même si, comme apaisé, le film se conclut par ce doux et merveilleux épilogue où la caméra flotte sur Rome et ses ponts, à l'instar d'un retour à la réalité qui viendrait clore ce voyage imaginaire, la ville n'en a peut-être pas fini de rugir. Ce n'est pas le moindre des paradoxes d'un film, qui ose au final offrir la possibilité d'une sortie, comme on se réveille d'un mauvais rêve, mais aussi comme on quitte une scène en tirant sa révérence...

Il faut aussi dire que Sorrentino aime les acteurs, il aime les compositions et les (grands) cabotins. C'était Sean Penn en punk aristocrate déchu dans *This Must Be the Place*, et bien sûr, déjà, Toni Servillo en Andreotti dans *Il divo*. Le revoilà en vieux beau, réincarnation mystifiante de Mastroianni. Il est parfait dans le rôle d'une sorte d'astre solaire déclinant autour duquel se déploie un ballet à la fois grotesque et divinement chorégraphié. Il est parfait en Jeb Gambardella, personnage lucide et lâche à la fois, acteur de sa propre vie qu'il n'a cessé de mettre en scène (à part peut-être dans sa jeunesse), cynique et désabusé et pourtant émouvant quand il dit sa détresse et sa quête vouée à l'échec de la grande beauté.

Sorrentino affirme l'importance de la grande beauté. Non pas comme fin, mais

comme quête essentielle (et existentielle). Cette quête, c'est celle de Jeb, qui fait le bilan de sa vie. Cette grande beauté qui aurait dû peupler le second livre qu'il n'a jamais écrit, car son monde est laid, car il a échoué, par paresse ou par manque de talent, car il est obsédé par ce grand livre que Flaubert devait écrire sur le néant. Il y a, dès lors, certainement une part de nostalgie en Jeb, notamment dans son rapport à ses amours de jeunesse. Mais sa quête de la grande beauté n'est pas un geste nostalgique. Ni non plus réactionnaire. Oui, Sorrentino cite abondamment – et pas seulement! – Fellini. Flaubert, Proust et Moravia (on pense quand même à *L'ennui*). Sorrentino cite le XIX^e et le XX^e, surtout, mais pas seulement. L'architecture (il y a ce gardien qui détient les clés des palais romains, désormais vides, vastes enfilades de pièces dans lesquelles s'entassent les chefs-d'œuvre anciens), la musique (avec ses raccourcis fulgurants entre musique classique et techno post-quelque chose), la peinture... tout y passe, comme des traces dans le paysage ou dans la mémoire. Encore là, il fallait oser revendiquer l'Occident comme héritage, et le convoquer pour mieux dire notre temps et l'horizon (bouché) du futur. Oser les « grandes formes » et embrasser cette formidable matière en disant qu'elle est cette argile dont nous sommes issus. Et bien sûr, éviter le côté poseur ou, pire, donneur de leçon. Car Sorrentino n'accumule pas pour accumuler. Il traverse, il erre, il rencontre, à l'instar de son personnage *alter ego*, qui n'a rien de moins comme but que de trouver un sens au monde, à la vie, à sa vie d'écrivain raté, à cette immobilité qui l'a doucement endormi.

La grande beauté n'est pas dans ce passé « glorieux », elle n'est sans doute pas non plus pour Sorrentino dans cet art conceptuel dont il se moque, plus particulièrement parce qu'il n'est pas porteur de sens (« Qu'est-ce qu'une vibration ? », demande-t-il à cette artiste qui vient de se fracasser le crane sur un mur en un geste aussi vain que ridicule). La grande beauté est partout et nulle part. Elle est cette chimère qui vient hanter les rêves de Jeb, insaisissable et pourtant si nécessaire.

Spring Breakers et tant d'autres grands films de 2013 (*Only Lovers Left Alive*, *Michael Kolhaas*, *Histoire de ma mort*, *The*



Wolf of Wall Street, *A Touch of Sin*, etc.) sont placés sous le signe de la fin de la civilisation, une fin caractérisée par le doute, la crise des valeurs, morale, spirituelle, philosophique (parfois économique), la hantise de la mort et le vertige que confère cette proximité. C'est l'ère du vide, un gouffre terrifiant, vertigineux et ces films en ont fait leur sujet, l'unique sujet du moment. Tous ces films se répondent, renvoient l'un à l'autre : ce ne peut être le fruit du hasard... La fin d'une civilisation : la nôtre, la civilisation occidentale, malade de son histoire et de sa superficialité, malade surtout de son immobilisme, de ses inconséquences, de sa vanité, du meurtre de sa jeunesse, de son absence d'horizon... Malade de tant de choses. *Spring Breakers* en serait la version américaine. Car le plus beau dans tout ça c'est que chacun de ces films s'inscrit dans une tradition qui est la sienne. On a dit Fellini et plus généralement l'âge d'or du cinéma italien pour Sorrentino. Harmony Korine, lui, pourrait être le lointain héritier du *Bonny and Clyde* d'Arthur Penn. *Only Lovers Left Alive* de Jarmusch, une version romantique avec sa figure crépusculaire du vampire, mais aussi cette volonté de traverser l'Histoire par l'histoire de l'art. Jia Zhang-ke parlait de peinture et avait *A Touch of Zen* de King Hu comme références essentielles. À chacun son désespoir...

Le film a divisé, divise et divisera profondément. Il a divisé dès sa présentation au dernier festival de Cannes. Sorrentino

réalise pourtant un fantasme de cinéma, un retour vers la grande forme, les grandes formes plutôt, celles des années fastes du cinéma italien comme celles de la littérature (Proust, Céline, Flaubert, etc.). Un grand film ne laisse pas indifférent et, surtout, ne se laisse pas apprivoiser facilement. Il ne s'épuise pas en une seule visite. *La grande bellezza* est un film profondément ambigu. Non seulement est-il placé sous le signe de l'imagination et du mensonge (la citation du *Voyage au bout de la nuit* de Céline qui ouvre le film), ce qui, en soit, devrait décourager la tentative de le limiter à une seule interprétation, mais la virtuosité des mots et des images ne saurait masquer la profondeur du questionnement. Car si l'on veut bien se laisser aller, l'expérience est vertigineuse et renvoie immanquablement aux propres questionnements du spectateur. Sa quête est la nôtre, et la preuve en est que pas un spectateur ne « raconte » le même film, ne cite la même scène. L'incroyable richesse de ce film est aussi son immense générosité, sa capacité à amalgamer tout et son contraire dans une grande geste contemporaine qui serait la somme de toutes celles qui l'ont précédée. ■

Italie, France 2013. Ré. : Paolo Sorrentino. Scé. : Sorrentino et Umberto Contarello. Ph. : Luca Bigazzi. Mont. : Cristiano Travaglioli. Mus. : Lele Marchitelli. Int. : Toni Servillo, Sabrina Ferilli, Carlo Verdone, Carlo Buccirosso, Serena Grandi, Isabella Ferrari, Giorgio Pasotti, Iaia Forte. 142 minutes. Dist. : Métropole Films

Une première version de ce texte a été publiée sur notre site : www.revue24images.com